

—Et vous vous nommez bien Schmidt ?

—Schmidt ! oui... certainement... c'est mon nom.

C'est bien, dit le gendarme en dardant sur lui un regard pénétrant.

Il était impossible de se méprendre à la signification de ce regard, au but et au sens de ces questions.

Mayer ne s'y trompa pas.

Il comprit qu'il était perdu.

Se rappelant alors la recommandation si souvent répétée de Graaft, de toujours se débarrasser du gendarme à tout prix, et convaincu que son salut était tout entier dans l'audace qu'il mettrait à exécuter ce coup, il glissa lentement la main le long de son pantalon, dont la poche, comme celle de Graaft, était un petit arsenal.

Mais Rouget ne le perdait pas de vue, et, au moment où la main allait disparaître dans la poche :

—Oh ! pas de gestes ! lui dit-il, les bras croisés sur la poitrine, et pas un mouvement, je vous défends de bouger.

—Je voulais prendre des dragées dans ma poche, pour mon enfant.

—L'enfant attendra.

Un instant après le convoi s'arrêtait, quelques voyageurs descendirent, et le gendarme Bunel venait rejoindre son camarade.

—Maintenant, Schmidt, dit Rouget à Mayer, je vous arrête. Il se jeta sur lui et, aidé de Bunel, il lui mit les poucettes. Alors on fouilla ses poches.

Elles contenaient un couteau, des balles et deux pistolets chargés jusqu'à la gueule.

—Voilà les dragées, dit le gendarme, et c'est à moi que vous les destinez ; merci.

—Allons ! dit Mayer en jetant sur Pauline Blum un regard éteint, je ne m'étais pas trompé, je suis pris.

XII

LA POLICE A LA VAPEUR.

Pendant que les gendarmes Rouget et Bunel opéraient l'arrestation de Mayer, M. Ducheylard apprenait que la bande, dont on commençait à entrevoir les ramifications et la redoutable organisation, avait un centre très-actif à Lyon, rue de Marseille, à la Guillotière.

Il partait, le soir même pour cette ville.

S'étant arrêté à Dijon, il y apprit que Mayer, inscrit à Caen sous le nom de Schmidt, n'était autre, en réalité, qu'un certain Eugenheim, en relations très-suivies avec un certain individu du nom de Legrand, qui lui-même pourrait bien être Graaft, lequel répondait au signalement d'un certain Fernandi, lié à Tours avec Bloch, Mayer et Pascal.

Il se rappela alors que ce Fernandi lui avait été signalé, par l'agent Brizard, comme ayant quitté Tours en même temps que Pascal et Mayer.

Arrivé à Lyon, M. Ducheylard se rendit en toute hâte chez M. Emery, commissaire central, auquel il raconta en détail toute sa campagne contre les assassins de Caen, ainsi que la découverte d'une bande dont un des centres d'action était établi à la Guillotière et très-probablement dans la rue de Marseille.

—Cette rue, dit M. Emery, est particulièrement habitée par des juifs.

—C'est une probabilité de plus, répliqua M. Ducheylard, car cette bande me paraît presque exclusivement composée de juifs et d'Allemands.

—Et j'ai par là quelques individus fort mal notés, ajouta M. Emery.

Il prit un registre, le feuilleta, puis il lut cette note.

« Mayer, 5, rue de Marseille, à la Guillotière ; allures mystérieuses, moyens d'existence inconnus, reçoit fréquemment, et presque toujours la nuit, des étrangers à figure équivoque ; fortement soupçonné d'affiliation à une bande qui désole Genève en ce moment. »

—Mayer ! dit vivement M. Ducheylard, serait-ce le même ?

—Oh ! ce nom est très-commun chez les israélites.

—Quel est le prénom de celui-ci ?

—Louis.

—Le mien se nomme Seligman, c'est-à-dire Salomon, et parmi les trois ou quatre noms qu'il a pris successivement, je crois que le véritable est Eugenheim.

—Nous pourrions bien être sur la voie, dit M. Emery.

—Rendons-nous donc vite rue de Marseille.

Au bout d'un quart d'heure, ils arrivaient rue de Marseille.

Cette rue, d'un aspect misérable et équivoque, avait en ce moment une animation tout à fait inusitée.

Des groupes s'étaient formés au seuil de plusieurs maisons, et, dans la plupart des individus qui les composaient, il était facile de reconnaître le type juif.

M. Emery demanda à une femme ce qui se passait d'extraordinaire, ce jour-là, rue de Marseille.

—C'est un mariage, répondit la femme.

—Israélite ?

—Oui, oui, israélite ; c'est Mayer qui se marie.

—Hein ? fit M. Ducheylard, qui est ce Mayer ?

—Louis Mayer.

—Et il demeure ?

—Dans cette maison là-bas.

—Au n° 5 ?

—C'est ça.

—Il est chez lui, alors ? demanda le commissaire de Lyon.

—Je n'en sais rien, monsieur Emery.

Celui-ci entraîna M. Ducheylard.

—Je suis reconnu, lui dit-il, procédons sans retard ; tous ces juifs se soutiennent entre eux, et si Louis Mayer n'est pas là, le premier soin de cette femme va être de prévenir son coreligionnaire de notre visite.

Mais comme ils allaient entrer dans la demeure de Louis Mayer, M. Emery s'arrêta brusquement à l'aspect d'un homme qui se promenait d'un air sombre devant cette maison.

—Tiens, dit-il, tout stupéfait, un de mes hommes ! que fait-il donc là ? On dirait qu'il surveille les habitants du No. 5.

—Que faites-vous donc là, Bertrand ?

—Moi, monsieur Emery, répondit l'agent d'un air confus, mais je... je surveille.

—Qui donc ?

—Ma montre.

—Comment ! votre montre ! que voulez-vous dire ?

—Voilà ce que c'est : il y a là, dans cette maison, un particulier qui se marie.

—Un israélite, Louis Mayer, je sais cela.

—Eh bien, Mayer n'a pas de montre, il m'a prié de lui prêter la mienne pour s'en faire honneur, et tout à l'heure un camarade à qui j'ai compté la chose m'a ri au nez en me disant : « Eh bien ! tu peux dire adieu à ta montre, il fera chaud quand tu la reverras. »

—Ma foi, mon pauvre Bertrand, dit M. Emery, je crois, en effet, votre montre fort aventureuse.

—Pristi ! fit Bertrand, se laisser pincer comme ça ! Pour un agent, c'est humiliant.

—Louis Mayer est-il chez lui ?

—On m'a dit qu'il était sorti.

—S'il se marie, il faut bien qu'il rentre ; restez en faction dans cette rue, et guettez son retour.

—Est-ce qu'il faudrait lui mettre la main dessus ?

—C'est probable.

Les deux commissaires entrèrent chez Louis Mayer.

Ils trouvèrent, en effet, un couvert mis et un repas de noces tout préparé.

La fiancée de Mayer, qui devait être sa femme dans un heure, les reçut d'un air tout troublé, car elle avait reconnu le commissaire central.

—C'est bien ici que demeure Louis Mayer ? lui demanda M. Emery.

—Oui, monsieur.

—Est-il chez lui ?

—Non, monsieur.